



Savoir local : éloge d'un " informateur "

Dominique Casajus

► To cite this version:

Dominique Casajus. Savoir local : éloge d'un " informateur ". Mohamed Almoubaker & François Pouillon. Pratiquer les sciences sociales au Maghreg. Textes pour Driss Mansouri, Fondation du roi Abdul Aziz, Casablanca, pp.27-38, 2014. halshs-00989327

HAL Id: halshs-00989327

<https://shs.hal.science/halshs-00989327>

Submitted on 4 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Casajus. Éloge d'un « informateur »

Article paru dans *Pratiquer les sciences sociales au Maghreb. Textes pour Driss Mansouri avec un choix de ses articles*, Mohamed Almoubaker et François Pouillon (dir.), Casablanca, Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Études Islamiques et les Sciences Humaines, 2014 : 27-38.

En 1992, Moussa Albaka et moi avons publié *Poésies et chants touaregs de l'Ayr*, collection de pièces en vers recueillies entre 1976 et 1979. Le livre reprenait dans une large mesure l'agencement typographique d'un grand classique des études berbères, *Poésies tonarègues (dialecte de l'Abaggar)*. Nous marquions ainsi que ce maître ouvrage, dont les deux tomes avaient paru posthumément en 1925 et 1930 grâce aux soins d'André Basset, nous avait servi de modèle. Sur un point cependant, la présentation de notre livre différait de celle du modèle : il se donnait comme l'œuvre de deux auteurs alors que *Poésies tonarègues* a paru sous le seul nom de Charles de Foucauld. Celui-ci n'y cachait pas sa dette à l'égard de son collaborateur arabo-touareg Ba-Hammou, mais il n'était pas alors d'usage que ceux qu'on appelait les informateurs indigènes figurassent sur la page de titre, trop heureux quand d'aventure leur nom apparaissait dans la *tabula gratulatoria*. Bien entendu, cette différence ne me crédite nullement de vertus dont un Bienheureux de l'Église romaine aurait été exempt. Sur la balance des vertus, le plateau penche de toute façon de son côté. S'il n'avait tenu qu'à lui, ses travaux scientifiques auraient paru sous le nom de l'interprète militaire Alexandre Motylinski, qui n'avait que très brièvement collaboré avec lui en 1906 avant d'être emporté par le typhus sur le chemin du retour : Foucauld voulait bien oeuvrer pour la science et pour la mémoire de son ami, mais lui-même n'aspirait qu'au néant et à l'oubli. Sur ce point, il était inflexible. En 1908, René Basset – le père d'André – dut accepter de faire paraître sous le seul nom de Motylinski un petit opuscule, intitulé *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs*, que l'ermite avait complètement remanié à partir de la très médiocre esquisse laissée par le défunt. Après la mort de Foucauld en 1916, René et André se tinrent pour déliés de leurs engagements, mais de là à mettre le nom d'un informateur sur la couverture d'un livre, il y avait un pas qu'ils ne se fussent pas avisés de franchir. Nous ne sommes pas plus vertueux aujourd'hui mais nous vivons dans des temps différents : c'est de ne pas franchir ce pas qui m'eût paru impensable. D'autant plus que Moussa Albaka aura été pour moi bien plus qu'un simple « informateur ». Qu'a-t-il été, qu'est-il encore pour moi ? Je vais essayer de le dire.

Disons d'abord qu'il emploie assez rarement l'appellation de « Moussa Albaka » qui figure à sa demande sur la couverture de notre livre. C'est seulement dans les circonstances un peu formelles qu'un Touareg se désigne comme Untel fils d'Untel ou, en omettant le ag (« fils de »), Untel Untel. Albaka est en effet le nom de son père, ou plutôt une forme altérée de ce nom car celui-ci s'appelait en réalité Albarka. C'est la forme Albarka qui apparaît sur les papiers d'identité de Moussa, où, selon l'usage administratif nigérien, le nom de son père tient lieu de patronyme. Par ailleurs, s'il s'est présenté à moi comme s'appelant Moussa quand nous nous sommes connus, j'appris assez vite que les siens lui donnaient aussi le nom de Barka – probablement en souvenir de son père. Il est en effet fréquent qu'un Touareg ait plusieurs noms, auxquels peuvent s'ajouter des sobriquets durables ou éphémères. Albarka était mort quelques années avant mon arrivée au Niger, et Moussa avait dû, encore adolescent, pourvoir aux besoins de sa mère Juwa,

de son frère Khamadan et de sa soeur Assalo, laquelle était encore une enfant, du moins à mes yeux. Il avait deux autres soeurs : Khawa, qui était élevée par sa tante paternelle Mama, et Akammaya, qui vivait avec son mari et dont je n'ai fait la connaissance que plus tard. Toutes trois étaient rieuses, gracieuses et malicieuses. Seule Khawa est en vie aujourd'hui. Moussa était un forgeron. L'universelle estime dont avait joui son père – une estime dont j'ai eu maints témoignages –, ainsi que ce qu'il faut bien appeler une grâce personnelle à laquelle peu étaient insensibles, l'avaient préservé, lui et les siens, du mépris que les Touaregs vouent ordinairement à leurs artisans.

Ma première rencontre avec lui date du 26 septembre 1976. J'avais commencé des études d'ethnologie un an plus tôt, avec l'intention de me consacrer à l'ethnographie des Berbères. D'abord vague, mon objectif berbère s'était peu à peu précisé. La situation politique en Algérie excluait la Kabylie. Après avoir songé un temps aux Touaregs Kel-Azdjer des confins algéro-libyens auxquels l'explorateur Henri Duveyrier avait consacré en 1864 un livre mémorable, *Les Touaregs du Nord*, je dus y renoncer aussi : ni au sud ni au nord, il ne fallait compter séjourner parmi des Berbères algériens. *Ecology and culture of the pastoral Tuaregs*, la monumentale monographie publiée en 1963 par Johannes Nicolaisen, m'orienta vers les Touaregs Kel-Ewey. L'ethnographe danois avait séjourné en Algérie chez les Touaregs du Hoggar et aux alentours d'Agadez chez les Touaregs Kel-Ferwan. Les Kel-Ewey vivent dans le massif de l'Ayr, qui s'étend d'Agadez à la frontière algéro-nigérienne. C'est-à-dire qu'ils sont installés entre le Hoggar et le pays Kel-Ferwan. Et le peu qu'on savait d'eux semblait indiquer que leur vie familiale et sociale les situait, elle aussi, à mi-chemin entre les deux groupes étudiés par Nicolaisen. Je me mis donc en route, avec un sac à dos qu'alourdissaient le *Lexique français-touareg* de Jean-Marie Cortade, les deux tomes des *Poésies touarègues* de Foucauld et les quatre tomes de son *Dictionnaire touareg-français*. J'ai quitté Paris le soir du 16 septembre 1976, devant prendre au matin un bateau pour Alger. J'ai atteint Agadez dans le courant du mois d'octobre. Un premier car m'avait conduit d'Alger à Ghardaïa, un second de Ghardaïa à El-Goléa, un troisième d'El-Goléa à Tamanrasset. Le camion d'un groupe de routards allemands m'avait ensuite fait atteindre la ville minière d'Arlit où j'avais passé quelques jours. Et j'avais joint Arlit à Agadez dans la benne d'un camion nigérien.

Moussa était à côté de moi dans la benne. J'avais fait sa connaissance à mon arrivée à Arlit. À cette époque, l'arrivée d'un camion venant d'Algérie était toujours un petit événement. Quelques jeunes gens firent cercle autour du nôtre quand nous nous arrê tâmes. Il était l'un d'eux. Je me souviens encore qu'il avait une main contre sa joue, le coude replié et posé dans son autre main. Mensongère exactitude de la mémoire : l'image me paraît nette, mais je suis incapable de dire si la main qu'il tenait contre sa joue était la droite ou la gauche ; ce souvenir auquel je tiens tant n'est donc que le souvenir d'un souvenir. Je crois que lorsque je descendis du camion, il me dit qu'il trouvait que c'était une bonne machine. Lui ai-je demandé s'il était touareg ? Toujours est-il que je l'ai salué dans le peu de tamacheq que je connaissais. Surpris et amusé, il me posa une question que j'entendis comme *misennäk*. Je ne compris pas, il dut me traduire : « Quel est ton nom ? » Dans les parlers que j'avais étudiés à l'Institut des langues orientales avant mon départ, la question aurait pris la forme : *Ma yemos isem en näk* (quoi/est/nom/ de/toi). Ici, le verbe « être » (*yemos*) disparaissait et *isem* devenait *isen* ; du coup, le *a* de *ma* s'élidait devant le *i* qui suivait, le *n* final de *isen* absorbait le *n* de *en*, dont la voyelle, centrale, disparaissait, et le mot ne faisait plus avec *näk* qu'une seule entité phonique : *m[a] isen [e]n näk*. Bien que je comprisse tout cela quand il me traduisit la question en français, toutes ces

transformations me l'avaient d'abord rendue totalement incompréhensible. Je frémis intérieurement. J'avais beau m'attendre à des variations dialectales, la tamacheq de la région s'annonçait vraiment différente des parlers que j'avais un peu pratiqués, ce qui me laissait prévoir d'innombrables souffrances linguistiques pour les mois à venir. En fait, la joie d'apprendre aidant, mon apprentissage ne fut pas aussi douloureux que je l'avais craint. Je crois que c'est au bout de quelques mois que mes conversations avec Moussa passèrent définitivement du français à la tamacheq.

Mes débuts d'ethnographe furent difficiles. Nous mîmes deux ou trois semaines, Moussa et moi, à nous équiper, puis nous prîmes la route vers le pays kel-ewey avec son frère Khamadan. J'avais fait l'acquisition de trois dromadaires. Le surlendemain, nous installâmes notre tente auprès du village d'Atri. Alors que nous allions abreuver nos montures au puits, les fillettes qui étaient là s'enfuirent. C'est à cause de ta barbe, me dit Khamadan. Ma barbe post-soixante-huitarde ne survécut pas longtemps à l'épisode. Nous passâmes là plusieurs jours. La plupart des hommes étaient partis pour la caravane. Je me souviens que le seul homme qui consentit à nous rendre visite eut une exclamation que Moussa me traduisit : « Jamais je n'aurais cru que Dieu (*Ameqqar*) me permette de voir cette chose incroyable, un Européen dormant ainsi sous un arbre. » Le seul mot que je saisis dans sa phrase est *Ameqqar*, auquel je ne connaissais jusque-là que le sens de « grand-frère ». Quant à celui que je traduis par « Européen », j'en parlerai plus loin. L'homme revint chaque jour passer quelques instants auprès de nous, mu par la curiosité plus que par la bienveillance.

Les choses se présentaient décidément mal. « Écoute, finit par me dire Moussa, je sais que tu veux visiter les Kel-Ewey. Mon défunt père était Kel-Ferwan mais ma mère est Kel-Ewey, et c'est pour cela que j'ai accepté de t'accompagner. Mais vois ce qu'il en est : ces hommes ne parleront pas à un non-musulman. Je comprends mieux maintenant pourquoi tu es venu ici : tu veux parler avec les vieux. Alors, viens dans la famille de mon père, il y a des vieux là-bas aussi, tu parleras avec eux. » Le problème était que Nicolaisen me paraissait avoir tout dit sur les Kel-Ferwan. Qu'aurais-je de plus à trouver ? Et le préfet d'Agadez m'autoriserait-il à séjourner parmi eux, alors que les autorisations de recherche que m'avait accordées le ministère nigérien de l'Intérieur portaient sur un séjour chez les Kel-Ewey. Sur ce point, il n'y eut aucun problème : faire la distinction entre un Kel-Ferwan et un Kel-Ewey, c'est ce dont cet ancien adjudant de l'armée française n'aurait pas eu l'idée. On m'avait autorisé à séjourner parmi les Touaregs, peu lui importait lesquels. Je passai donc trois ans en pays kel-ferwan.

Je séjournai surtout dans la tribu roturière des Iberdiyanan, ainsi que chez les forgerons de la famille de Moussa. Je fis aussi quelques séjours chez les nobles Irawatan, qui vivent à une centaine de kilomètres au sud d'Agadez, tout au souvenir mélancolique de leur grandeur enfuie. Aux côtés de données sur la vie familiale, j'entrepris très tôt de collecter des textes oraux, contes et poèmes. Le premier poème que j'aie recueilli, à la fin de 1976, me fut dicté par Bengeno, un vieil homme originaire de la ville d'In-Gall et installé chez les Iberdiyanan depuis son mariage avec une femme du pays. Ma tamasheq était trop rudimentaire à l'époque pour que mes transcriptions ne fussent pas entachées d'innombrables fautes, et je ne l'ai jamais publié. Il commençait par ce vers : « *Zenäynu tära nnäm tekâfer y âkâfer* (Zenaynu, ton amour se refuse à l'Infidèle) ». *Tekâfer* et *âkâfer* dérivent de la même racine d'origine arabe KFR, qui porte l'idée de refus ou de rébellion. L'*âkâfer* (*kâfir* en arabe) est d'abord celui qui refuse d'entendre la révélation coranique, qui se

rebelle contre l'appel de Dieu. On pourrait rendre l'homéotéleute de l'original touareg par quelque chose comme « Zenaynu, ton amour est rebelle au rebelle », ou, « Zenaynu, ton amour n'a pas foi dans l'homme sans foi. » Mais ici, il y a de fortes chances que *äkäfer* signifie aussi, tout simplement, « Européen ». Les Touaregs, pour qui nous sommes tous des mécréants, n'ont pas d'autre mot que *äkäfer* pour nous désigner. La belle Zenaynu ne se laisserait pas prendre dans les rets d'un étranger, et c'est ce dont le poète lui fait louange.

Je pus conduire mes recherches, tout mécréant que j'étais. L'amitié de Moussa et le souvenir de son père me furent souvent un viatique. Il est arrivé au moins une fois qu'un vieillard me dise, en montrant Moussa : « Je n'ai guère envie de répondre aux questions d'un *äkäfer*, mais au nom de l'amitié indéfectible qui me liait au père de ce garçon, je ferai une exception pour toi. » *Allämana*, le terme d'origine arabe que je traduis par « amitié indéfectible » désigne un lien que rien ici-bas ne peut jamais défaire. Quand deux personnes sont liées par un tel lien, elles ne peuvent rien se refuser l'une à l'autre et, si l'une d'elles est dans l'embarras ou le danger, elle sait que l'autre accourra aussitôt. Je pense que c'est le mot qui convient pour désigner ce qui me lie à Moussa. En tout cas, ceux qui nous connaissaient parlaient volontiers, les uns en souriant, les autres avec gravité, de « l'amitié indéfectible qu'il y a entre Moussa et Dominique » (*allämana wa ihän gér Moussa de Dominik*).

Pour certains, il eût été logique que je concrétise ce lien en devenant le beau-frère de Moussa. J'ai été fort surpris quand on m'a dit cela, car j'ai toujours vu Assalo comme une petite soeur, et elle jouait d'ailleurs fort bien du faible que j'avais pour elle, au point que la vieille Juwa s'amusait à l'appeler *tamghart en Dominik*, la « patronne de Dominique ». Cependant, si je ne l'ai pas épousée, je l'ai tout de même mariée, ou ai du moins contribué à la marier. La chose s'est passée en août 1980. Elle était alors considérée comme en âge de prendre époux. J'étais bien le seul, en effet, à voir encore en elle une enfant. Deux prétendants s'étaient mis sur les rangs, forgerons comme il se devait. Le premier, Kanso, était un parent éloigné, assez hâbleur, qui travaillait alors dans une des entreprises minières d'Arlit. Le second, Shedo, proche cousin de Moussa, était un garçon très doux pour qui j'avais une grande amitié. Les discussions allaient bon train dans le campement de Moussa. Vaquant à ses occupations, Assalo faisait mine de ne rien entendre mais n'en perdait évidemment pas un mot. Shedo finit par me prendre à part pour me dire : « Il y a déjà un moment que Moussa sait que je veux épouser sa soeur. Assalo et moi nous nous connaissons depuis l'enfance, et je crois que je pourrai être un bon époux. Mais Moussa ne me dit rien, ou s'en tient à des réponses dilatoires. Toi, il t'écoute. Essaie de défendre ma cause auprès de lui. Et s'il ne veut pas de moi, qu'il le dise une bonne fois pour toutes, je saurai au moins à quoi m'en tenir. » Je parlai donc à Moussa, à qui je fis valoir un argument me paraissant devoir peser en faveur de Shedo : « Kanso, lui dis-je, ne connaît pas le métier de la forge. Son travail à Arlit peut s'interrompre d'un moment à l'autre, et il se retrouvera dans l'incapacité de nourrir une famille. » Moussa ne me répondit ni oui ni non, et Shedo dut encore attendre plusieurs mois avant que les choses se décident en sa faveur. Au moment de ces conciliabules, j'étais accompagné d'un vieil ami venu passer quelques semaines de vacances au Niger et auquel j'expliquai la gravité de l'enjeu. Il s'écria en reculant d'horreur : « Comment ? Vous ne demandez pas son avis à la gamine ? » Je n'y avais pas pensé un instant ; avec les années, j'avais fini par réagir sur ces matières comme mes hôtes touaregs. Assalo aurait été fort surprise qu'on lui pose la question et l'aurait trouvée saugrenue sinon même indécente. Du reste, la connaissant, je ne doutais pas que,

si le parti qu'on lui proposait ne lui convenait pas, elle ne se gênerait pas pour le faire savoir. Pour peu qu'elles aient du caractère, les filles du cru ne se laissent pas imposer un époux qui ne leur convient pas. L'une d'entre elles, la belle Tima, m'avait ainsi raconté que, mariée contre son gré à un Arabe d'Agadez, elle avait attendu la nuit des noces pour lui dire : « Tu n'es ici que parce que je crains et respecte mon père ; toi, tu ne m'inspires ni crainte ni respect. Ne t'avise donc pas de me toucher. » C'est du moins ce qu'elle m'a raconté, mais je la crois tout à fait capable d'une telle superbe. Et l'infortuné marié, un brave homme que j'ai eu l'occasion de connaître par la suite, quitta la tente nuptiale et ne revint jamais.

J'ai certes connu des maumariées en pays touareg mais Assalo n'était pas du genre à accepter d'en être une, et elle ne le fut pas. Le destin voulait cependant que son mariage fût de courte durée. Elle mourut peu après d'un mal qui la rongea depuis longtemps et avait déjà failli l'emporter en 1979 : on meurt encore de phtisie en pays touareg. Je l'ai vue pour la dernière fois en décembre 1984, mère d'une petite fille qu'elle allaitait. Elle a gentiment posé devant mon appareil photo, et son portrait figure dans la monographie que j'ai publiée trois ans plus tard. Peu après mon retour en France, Shedo m'écrivit pour m'apprendre la mort de sa femme et de sa fille. Il était comme fou, ajoutait-il, et ses parents s'employaient à lui trouver une nouvelle épouse dans l'espoir de lui faire oublier Assalo. Il était remarié quand je l'ai revu en décembre 1987. J'ai appris sa mort quelques années plus tard.

Faute d'être le beau-frère de Moussa, j'ai été son garçon d'honneur (*émiji n enesduban* : « ami du marié ») quand il s'est marié. Un mariage où on m'a demandé là encore de jouer un rôle. Il s'était épris d'une lointaine cousine, Ghaïsha, divorcée après un premier mariage. Sa mère Juwa et sa tante Mama désapprouvaient cette dilection, jugeant peu convenable que sa première femme fût une divorcée. Elles lui destinaient une très jeune fille dont il ne serait effectivement devenu l'époux que plusieurs années après que le mariage eût été conclu. Lui s'obstinait, soutenu dans sa détermination par un de ses cousins, Khaydara, beaucoup plus âgé que lui et considéré par tous comme un homme avisé. Il me demanda de l'appuyer auprès de sa mère, ce que je fis sans trop me faire d'illusions sur l'efficacité de ma plaidoirie. La vieille Juwa m'écouta, et répondit : « Quelle pitié de voir un garçon sérieux comme toi se laisser entraîner dans les manigances de mon garnement de fils ! » Elle finit tout de même par céder à l'obstination de Moussa, et les épousailles eurent lieu le 11 février 1979.

On ne s'étonnera pas que mes publications des années 1980 fissent une grande place au mariage. Parallèlement, je publiai en 1985 un recueil de neuf contes dont le premier rappelait étonnamment notre *Peau d'Âne*. Si j'avais été assez vite en mesure de transcrire et traduire acceptablement de la prose – du moins la prose un peu hiératique des contes –, pour la poésie, c'était une autre affaire. Comme je l'ai dit, j'ai commencé très tôt à recueillir des poèmes, ému que j'étais par la psalmodie monotone et plaintive à laquelle ils donnent lieu. J'ai aussi recueilli des épithalames, notamment auprès de Mattafa Koumama, un cousin de Moussa qui, comme beaucoup de forgerons, avait l'habitude d'officier dans les cérémonies de mariage. Ils étaient composés dans une langue plus simple que celle des poèmes semblables à celui que m'avait dicté Bengeno, et je pus faire figurer la traduction et le commentaire de quelques-uns d'entre eux dans ma monographie, avant de les intégrer avec d'autres chants de fête dans *Poésies et chants touaregs de l'Ayr*. Dans ce recueil, les poèmes proprement dits sont tous dus à Kourman Elselisu,

un grand poète qui a vécu les dernières années de sa vie à l'extrême occident du pays kelferwan. Ghoubayd Alawjaly, animateur des émissions en langue touarègue de Radio-Niger et auteur de plusieurs ouvrages publiés en collaboration avec le linguiste danois Karl Prasse, en avait fait peu de temps avant mon arrivée au Niger un excellent enregistrement qu'il mit à ma disposition dès ma première entrevue avec lui. Mon premier collaborateur dans le traitement de l'oeuvre de Kourman ne fut pas Moussa mais Makhmoud Khawad, un sien ami avec lequel il m'avait mis en relation à la fin de 1976 et qui s'est fait connaître par la suite comme poète sous le nom de Hawad. Je m'aperçus très vite que les « traductions » qu'il me proposait devaient plus à son imagination qu'au texte original de Kourman. L'épisode m'apprit au moins qu'il est illusoire de prétendre éditer des textes vernaculaires si l'on n'est pas en mesure d'en comprendre par soi-même le sens au moins approximatif. Le problème était que, en matière de poésie, la distance peut être grande entre le sens approximatif et le sens exact. J'ai donc employé tous mes séjours au Niger de 1980 à 1990 à parcourir cette distance. Mes hôtes, le plus souvent Moussa et les siens, voulurent bien accepter d'écouter et réécouter mes enregistrements, répéter pour moi les passages peu audibles sur la bande, commenter les métaphores que je trouvais obscures et qui parfois n'étaient pas très claires pour eux non plus. D'où, dans leurs interprétations, des divergences dont l'appareil critique du livre fait état à l'occasion. L'idéal aurait été que je pusse questionner Kourman lui-même, mais les militaires alors au pouvoir ne m'auraient jamais permis de me rendre dans la région, assez éloignée, où il vivait. Il est mort en 1989, au moment où l'agonie de la dictature me laissait espérer que j'allais enfin pouvoir lui rendre visite.

Tous les cousins de Moussa ont donc participé peu ou prou à l'élaboration de notre recueil. Mais la part de Moussa est la plus importante. En 1985, grâce à des crédits que je lui fis obtenir, il est venu à Paris et nous avons travaillé longuement à l'établissement du texte ainsi qu'à la mise au point de l'appareil critique. Le fragment dont la traduction suit donnera une idée des raisons pour lesquelles l'assistance d'un locuteur touareg m'était indispensable. Le narrateur chapitre un interlocuteur imaginaire à qui il adresse des conseils de morale amoureuse :

Surtout ne daigne pas calomnier ton rival,
Celui qui avec toi court au pourchas des filles,
Car ce serait, mon frère, une grande bassesse !
Tu n'en as nul besoin si tu as en partage
Le pouvoir de séduire, ce don que Dieu accorde
À certains jeunes gens pour en priver leurs frères.
Toi qui n'as pas reçu la grâce de ce don,
Quand tu serais l'objet de l'estime publique,
Quand tu posséderais des chameaux par milliers,
Quand tu te parerais de toutes les étoffes
De la riche Kano, tandis qu'à tes côtés,
Celui qui l'a reçue ceindrait ses reins de cuir,
Sache que c'est à lui qu'iraient tous les suffrages :
Il aurait le tabac, tu aurais le natron
Et il t'en chargerait comme un chameau de bât.

« Recevoir le natron » signifie ici « avoir dû céder le pas à un rival » : lorsqu'on chique du tabac, on croque en même temps un petit morceau de natron pour en atténuer l'acidité ; dans la chique, le tabac seul a de la saveur, le natron n'étant qu'un complément

peu sapide quoique indispensable ; n'avoir que du natron tandis qu'un autre reçoit du tabac, c'est donc se retrouver avec bien peu en partage tandis que l'autre reçoit un don plus appréciable. Ne connaissant pas cette expression, j'aurais peut-être pu rendre grosso modo le passage en français, mais les deux derniers vers me seraient restés énigmatiques.

Moussa a fait plusieurs séjours en France, qu'il n'a pas tous employés à travailler avec moi. Il était déjà venu en 1984 pour démarcher des boutiques où placer les bijoux qu'il fabriquait ou faisait fabriquer par son frère et ses cousins. Ses créations, très originales, renouvelaient avec bonheur les thèmes iconographiques traditionnels. Au début, je l'accompagnais dans ses démarches mais il put très vite se passer de mon aide. Les bijoux touaregs commençaient à connaître une grande vogue à Paris, et la qualité de ses productions était très supérieure à celle de ses concurrents nigériens ou maliens. Plusieurs années de suite, il tint un stand à la foire de Paris, puis dut y renoncer lorsque les organisateurs multiplièrent par deux le prix de la location, ce qui dépeupla d'une année sur l'autre le hall « Artisans du monde » où lui et d'autres créateurs africains exposaient leurs produits. Quand le marché français commença à se saturer, il alla chercher des clients en Suisse, en Allemagne, au Canada, aux États-Unis. Nous continuâmes à nous voir jusqu'au début des années 2000, et il me faisait aussi parvenir de ses nouvelles par des forgerons de passage à Paris. Puis je cessai d'en avoir. Je savais seulement qu'il était aux États-Unis. Son silence dura plusieurs années, sans que j'en comprisse la raison. C'est seulement en 2004 qu'un article de l'ethnologue Susan Rasmussen, que je connaissais depuis l'époque où elle avait travaillé à Agadez comme volontaire du Peace Corps, me permit de reprendre contact avec lui. Elle y traitait du guignon (*togersbét*) que, selon les Touaregs, l'envie d'autrui peut vous attirer. Bien qu'elle eût changé le nom de Moussa, ce qu'elle en disait ne me laissait aucun doute sur la personne dont elle parlait :

“This man, whom I shall call Mounkaila, was born to the west of Agadez in a small nomadic camp, where he began the work of the forge for nobles at an early age, as is customary. Later on he attended school in Agadez and eventually married there. He was bright and talented, and for several years was assistant to a French ethnographer in the Agadez region. Eventually, the two collaborated on a book. Mounkaila continued to manufacture beautiful Tuareg silver jewellery as well and went to France where he participated in NGO-sponsored artisan fairs and was awarded a prize for a necklace he had made. He creatively combined old and new designs in his jewellery, and worked in gold as well. His jewellery became popular with both Tuareg and Europeans, and he established a store in Niamey, the capital city. He acted as a liaison in arranging for a fashion show to come to Agadez. In 1999, Mounkaila and a business partner began travelling further afield : they came to the United States, visiting New York, Washington, Philadelphia, Atlanta and Houston. They sold their jewellery and their wives' leatherwork at international fairs and to local jewellers, African art dealers and art museums”.²

Hormis quelques erreurs de détail (Moussa n'est jamais allé à l'école, et les Touaregs parmi lesquels il avait exercé son métier de forgeron sont des roturiers), c'était un exact portrait de Moussa. La suite, qui confirmait mes pressentiments, me navra :

“Later, however, Mounkaila experienced difficulty creating jewellery. He felt depressed and his work declined. A marabout Mounkaila consulted indicated that

Mounkaila was suffering from togerchet activated by the jealous gossip of some other smiths over his extraordinary success.”¹

De fait, à Agadez comme à Niamey, j’avais entendu plus d’une fois des forgerons murmurer contre son succès, incapables qu’ils étaient de comprendre que son talent et sa conscience professionnelle en étaient la seule cause. L’auteur ajoutait que les remèdes du marabout consulté finirent par écarter la mauvaise chance qui s’était abattue sur lui. Par son intermédiaire, j’envoyais un message à Moussa, qui vint me voir à Paris quelques mois plus tard. Il était toujours souriant et élégant, mais c’était un homme qui avait beaucoup souffert. Nous étions en train de deviser quand il mit soudain sa tête dans les mains et pleura. « C’est de voir tes enfants », put-il seulement me dire. Éprouvait-il en voyant mes fils, l’un (dont le deuxième prénom est Moussa) presque adolescent, l’autre déjà grandet, combien le temps avait passé depuis l’époque où, encore heureux et favorisé par la fortune, il les avait tenus dans ses bras, un temps fait pour lui d’amertume et qu’il avait passé loin de ses propres enfants ? Je n’ai pas revu Moussa depuis, mais j’ai régulièrement de ses nouvelles, et il me téléphone de temps à autre. Au téléphone, il a invariablement l’élégance d’être enjoué. Je me souviens d’un échange téléphonique avec lui, peu après l’élection de Barack Obama. « Ton homonyme l’a emporté ! (*Ememerghu nnäke a ichan*) », lui avais-je dit (n’oublions pas qu’il s’appelle aussi Barka, ce qui n’est jamais qu’une variante de Barack). Il rit, mais ne parut pas aussi enthousiaste que moi. Sur la photographie de sa page facebook², il a le bon sourire que je lui ai connu autrefois.

Tel est l’homme que la Providence a mis sur mon chemin il y a maintenant plus de trente-cinq ans. Puisse-t-elle à l’avenir avoir pour lui la bienveillance qu’elle a eue pour moi.

¹ Susan Rasmussen, 2004, « Reflections on Witchcraft, Danger, and Modernity among the Tuareg », *Africa : Journal of the International African Institute*, 74 (3), 315-340.

² <http://www.facebook.com/pages/Moussa-Albaka-Tuareg-Silversmith/209498335776418>